

## Une vivante espérance : la forme de la vertu chrétienne

### 1° conférence – **Avoir part à la vitalité de Dieu**<sup>1</sup>

Sarah Bachelard

J'ai appelé cette série de réflexions "Une vivante espérance : la forme de la vertu chrétienne". Et comme la "vertu", et qui plus est la "vertu chrétienne", est un sujet quelque peu ardu, j'ai pensé commencer par exposer ce qui m'a amenée à ce thème.

L'impulsion initiale est venue du calendrier liturgique. Nous venons de célébrer Pâques et parmi les lectures prévues pour les six semaines à venir, il y a des passages de la première lettre de Pierre. Dans cette lettre, l'auteur rappelle à ses lecteurs qu'ils ont désormais reçu ce qu'il appelle "une nouvelle naissance pour une vivante espérance grâce à la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts". Nous sommes appelés à une nouvelle *qualité* de vie. Pour Pierre, il y a là une relation directe entre ce qui est arrivé à Jésus et ce qui est désormais possible pour ses disciples - dans leur relation à la souffrance, leur relation aux autres et à leur avenir. Les destinataires de cette lettre sont dispersés en Asie mineure dans des petites communautés vulnérables et sont exhortés à s'engager à "vivre saintement" au milieu de circonstances parfois difficiles et peu favorables. Ce que cela signifie mérite d'être exploré, tout particulièrement dans le contexte de la crise mondiale actuelle qui soulève de nombreuses questions sur la façon dont nous devons vivre bien, maintenant et à l'avenir. A l'heure où nous nous réunissons, des centaines de milliers de personnes sont atteintes du COVID-19, et des milliers de familles ont perdu un être cher. Les travailleurs de la santé et les systèmes de santé sont débordés en nombre d'endroits, les gouvernements et les communautés ont du mal à discerner la voie à suivre, et des millions de personnes ont perdu leur travail et craignent pour leur avenir. Ce sont des événements terribles, pour ceux qui sont en première ligne, pour ceux qui sont malades ou en deuil, ceux qui ont faim ou qui sont responsables de communautés. La souffrance et la confusion engendrées par la pandémie sont encore très présentes.

En même temps, nous commençons déjà à réfléchir à la signification de cette crise et à ce qui pourrait en ressortir. De nombreux commentateurs suggèrent que cette pandémie mondiale, cette perturbation forcée, offre une occasion de repenser notre mode de vie. Malgré les discours de certains milieux sur le retour à la "normale" le plus rapidement possible, beaucoup d'entre nous aspirent à ce que cela *ne se produise pas*.

Bien sûr, il y a des choses que nous espérons tous retrouver : la liberté de réunir nos amis, notre famille, notre communauté ; partager un repas, aller au concert, sur les plages et dans les parcs ; la liberté de mouvement ; la participation à la vie publique de nos villages, villes et cités, etc. Mais ce que nous ne voulons pas, ce que *je* ne veux pas, c'est rétablir simplement tout un tas de choses qui n'allaient pas dans notre ancien mode de vie. Des choses qui étaient injustes, insupportables ou

---

<sup>1</sup> Expression empruntée à Timothy Radcliffe, *Pourquoi donc être chrétien ?*, Le Cerf, 2005.

illusoire - comme les injustices structurelles et le consumérisme stérile sur lesquels notre système économique est construit, avec son exploitation irréfléchie de la nature.

A la lumière de cette crise, non seulement nous voyons plus clairement l'impact de ces aspects de notre "ancien" mode de vie, mais nous réalisons aussi que les choses pourraient être vraiment différentes, que nous pourrions choisir une prospérité plus abondante et partagée. En Australie, par exemple, cela fait des années que les allocations chômage sont nettement insuffisantes, condamnant les personnes sans travail à une vie de pauvreté extrême, de micro-gestion bureaucratique et de risque permanent de se retrouver sans abri. Mais maintenant qu'un pourcentage bien plus important de la population se retrouve sans travail, l'allocation a soudainement plus que doublé. Maintenant que presque tout le monde peut se retrouver à dépendre des aides, notre société ne tolérera plus ce qu'elle infligeait auparavant à ceux qui étaient implicitement considérés comme des pauvres "non méritants".

De même, maintenant que la santé publique s'intéresse aux personnes qui sont sans abri et qui ne peuvent donc pas s'isoler, on trouve soudain un logement et un hébergement pour ceux qui n'en ont pas. D'une rhétorique antérieure sur l'incapacité de notre pays à "se permettre" d'entretenir des relations humaines avec ses résidents les plus vulnérables, il est aujourd'hui évident que ce sont simplement des choix que nous avons faits. Maintenant que nous savons ce que c'est que choisir autrement, voulons-nous vraiment simplement "revenir" à la situation antérieure ?

En ce qui concerne la nature également, nous faisons l'expérience qu'il serait possible de faire des choix différents qui changeraient tout : les niveaux de pollution pourraient changer de manière spectaculaire si nous décidions que ce sujet a suffisamment d'importance ; la vie pourrait être rétablie dans les océans et les sols si nous choissions d'en faire une priorité ; les émissions de carbone pourraient chuter de manière exponentielle et bon nombre de nos systèmes mondiaux pourraient être refondés sur une énergie propre.

Je sais que tout cela est complexe et soulève des questions légitimes de gestion économique, de politique publique, d'équilibre entre des intérêts concurrents, etc. Il y a toujours des limites à prendre en compte et à négocier. Ce que je veux dire, c'est simplement qu'une crise comme celle que nous traversons offre un aperçu - non seulement en théorie mais aussi en pratique - de ce qu'un plus grand engagement en faveur d'un épanouissement mutuel pourrait susciter dans nos systèmes sociaux, nos pratiques environnementales, notre mode de vie tout entier. Et je tiens pour acquis que cet engagement plus intense à l'égard d'un épanouissement véritablement mutuel, entre les êtres humains et entre eux et le reste de la création, ressemble davantage à la vie que Dieu voudrait que nous partagions. Il est plus conforme à ce que la 1<sup>ère</sup> lettre de Pierre considère comme une "vie sainte".

Cette série de conférences cherche à nous former à devenir des personnes capables de répondre à cette crise d'une manière ajustée à la volonté de Dieu ; des personnes capables de subir des souffrances pour s'engager dans les possibilités qui s'offrent à elles dans leur vie. Il s'agit de nous rendre davantage capables de participer à l'émergence de ce que l'économiste Charles Eisenstein a appelé "le monde le plus beau que notre cœur sait possible". Quelles sont les vertus, les pratiques,

les façons d'être qui permettront à une nouvelle vie d'émerger de cette crise ? Et comment nous en nourrissons-nous et y trouvons-nous un support ?

## Une vie sainte

Il est temps que je vous en dise un peu plus sur l'expression "vertu chrétienne". Il est évident que le souci de la nature, des gens et de leurs valeurs, les questions de "vertu" et de vie juste, ne sont pas exclusifs au christianisme. De "Socrate, Platon, Aristote et au-delà, aux grandes écoles de l'hindouisme et du bouddhisme, aux oulémas et soufis de l'islam, aux siècles de discussions rabbiniques juives"<sup>2</sup>, ainsi qu'aux traditions indigènes et humanistes du monde, les communautés se sont préoccupées de ce qui est bon et vrai, et ont cherché à former les gens à bien vivre. Il y a beaucoup de choses qui sont partagées dans cette sagesse de l'humanité, ainsi que beaucoup de choses que nous pouvons apprendre les uns des autres.

Il est toutefois frappant de constater que le Nouveau Testament affirme qu'une qualité particulière de la vertu est devenue nouvellement visible et accessible aux gens grâce à la mort et à la résurrection de Jésus. Au début, il n'est pas si facile de voir en quoi cela consiste. Après tout, comment cet événement est-il censé avoir changé les possibilités de notre humanité, nos possibilités d'être ?

En un mot, voici comment comprendre cela. Jésus était un homme qui vivait en confiant totalement sa vie à Dieu, parfaitement réceptif et obéissant. Dans cet esprit, il est entré de plein gré dans le maelström de la violence humaine et a été livré à la mort. Il a consciemment embrassé notre pire, refusant de rendre le mal pour le mal, brisant ainsi d'une manière mystérieuse son pouvoir. En le ressuscitant de la mort, Dieu a donné raison à Jésus et à sa voie. Son retour à ses disciples dans le pardon et la paix a rendu réel pour eux l'amour de Dieu. À la lumière de la résurrection, ils en viennent à savoir, au-delà de tout doute, que Dieu est radicalement et inconditionnellement pour l'humanité. Dieu cherche notre bien, quoi que nous fassions.

Et c'est ainsi que les premiers disciples en sont venus à proclamer, avec une gratitude étonnée, que le but de la vie de Jésus, qui a culminé avec sa mort et sa résurrection, était de nous "sauver" de la contrainte d'assurer notre vie, de nous donner de l'importance ou de nous rendre bons. Ce sont des compulsions qui nous conduisent si facilement à la rivalité entre nous, à l'avidité, à nous défendre et finalement à la violence. La proclamation chrétienne est que nous n'avons plus besoin de cela - parce que dans et par l'amour du Christ, notre signification, notre sens nous est simplement donné ; nous sommes gardés et aimés éternellement et nous ne pouvons pas être perdus. C'est l'expérience ressentie de cette acceptation et de cet amour profonds, cette libération de tout effort compulsif, ce sentiment de pouvoir se confier entièrement à la bonté de Dieu, qui donne naissance à des possibilités nouvelles et radicales d'être.

Deux caractéristiques essentielles de la "vertu chrétienne" sont alors discernables à la lumière de cette expérience. La première est que ce qui compte comme vertu découle directement de la

---

<sup>2</sup>David Ford, *The Shape of Living: Spiritual Directions for Everyday Life* (Grand Rapids, MI: Baker Books, 1997, 2004), p.99.

manière d'être de Jésus. Être vertueux, c'est être comme Jésus l'était, et c'est cette façon d'être qui nous permet d'approfondir notre réceptivité et notre participation à la vie de Dieu. La seconde est que le pouvoir d'être vertueux de cette manière n'est pas principalement une question de volonté. La vertu chrétienne est l'accomplissement naturel en nous de la grâce de Dieu ; c'est ce que nous pouvons nous attendre à devenir à mesure que s'approfondissent notre foi et notre confiance, à mesure que nous sommes libérés de toute contrainte et préoccupation personnelle et que nous parvenons à "partager l'esprit du Christ".

Cela ne signifie pas que nous n'avons pas à faire d'efforts. Nous devons encore résister à l'attrait de l'illusion, de l'égoïsme, de la séparation etc. La 1<sup>ère</sup> lettre de Pierre exhorte ses lecteurs à "se discipliner" (1, 13) et à "rejeter toute méchanceté, toute ruse, les hypocrisies, les jalousies et toutes les médisances" (2, 1). Mais la lettre insiste également sur le sens de la sainteté de la vie qui consiste à participer à la bonté qui nous est donnée plutôt que nous laisser entraîner à prendre les choses en main : "disciplinez-vous", oui ; et "mettez toute votre espérance dans la grâce que vous apporte la révélation de Jésus-Christ" (1, 13). Dans cette optique, la vie morale passe d'une question de volonté et d'effort musculaire à une question de réceptivité.

Ainsi, le théologien David Ford note "l'étrange vérité" selon laquelle, dans la conception chrétienne, "il n'y a pas de chemin direct vers la bonté. Nous ne construisons pas une vie juste en décidant d'obéir à certains enseignements, de suivre notre conscience, de nous en tenir à certains principes, de faire notre devoir, d'imiter de bons exemples ou de développer des vertus et de bonnes habitudes. Il y a quelque chose de plus fondamental que ce genre d'action. C'est plutôt (ce qu'il appelle) la 'passivité active' qui consiste à se laisser embrasser, ou à se laisser donner la nourriture et la boisson qui peuvent nous donner l'énergie nécessaire à la vertu."<sup>3</sup>

J'espère que nous verrons plus en détail dans les semaines à venir comment tout cela se passe réellement –ce qui change dans notre capacité à supporter les épreuves de la vie et à agir pour le développement du monde. Mais pour l'instant, permettez-moi d'aborder deux autres questions concernant notre thème général. La première est une question sur ce qui peut sembler être un accent trop individualiste de la notion de vertu personnelle en cette période de crise mondiale.

### **Une écologie de la vertu**

J'ai exposé plus tôt certains des problèmes systémiques que la crise actuelle met en évidence. J'ai abordé la question de l'"injustice structurelle" et j'ai pensé à des choses telles que le préjudice des pauvres, la précarisation du travail et la nécessité désespérée de renouer avec le monde vivant. Et j'ai parlé de la manière dont la crise pourrait offrir des opportunités pour s'attaquer à ces injustices de manière nouvelle. On pourrait toutefois faire valoir que si les possibilités de transformation dans ces domaines doivent réellement se concrétiser, il ne faut pas tant mettre l'accent sur la vertu individuelle que sur le développement de nouveaux modèles économiques, de normes sociales, de protections environnementales, etc.

---

<sup>3</sup>Ford, *The Shape of Living*, p.93.

Je suis tout à fait d'accord sur la nécessité d'une réflexion politique intelligente, informée et systémique pour faire face aux crises de notre époque. Mais je pense aussi qu'il est vrai que nos conversations et nos relations, nos choix et nos sacrifices qui permettent à cette réflexion de porter ses fruits seront toujours, à un certain niveau, personnels et particuliers. Une personne ou un groupe, doit prendre position pour le changement, et cela demande du courage ; quelqu'un doit tenir bon face à l'opposition, et cela demande de la patience, de l'endurance, de l'espoir ; quelqu'un doit discerner le moment de la parole et du silence, et cela demande de la sagesse.

Un de mes amis m'a récemment raconté un incident au cours duquel il a pris conscience de sa propre "responsabilité" pour cultiver les conditions dans lesquelles un changement systémique ou culturel pourrait se produire. Il était avec un groupe d'amis et le sujet du mouvement #metoo est apparu. Quelqu'un s'est moqué d'une des femmes qui avait porté plainte pour harcèlement sexuel, au motif qu'"elle ne s'était pas plainte à l'époque". Dans le contexte de cette conversation particulière, le commentaire aurait pu sembler mineur et ne pas valoir la peine d'en faire tout un plat. Mais la laisser passer, la laisser "faire partie de l'acceptable d'une relation" aurait été, comme l'a dit mon ami, permettre de rester sur une conclusion inadmissible. Cela aurait consisté à acquiescer au rejet désinvolte de ce que disent "ces femmes" - et permettre ainsi à la culture d'un sexisme presque inconscient de persister sans réagir.

Ce n'est pas que chaque incident de ce type appelle un engagement direct (il y a ici une question de sagesse). Mais le fait est qu'un changement systémique plus important se produit (ou ne se produit pas) dans le contexte d'opinions tenues pour acquises, au milieu d'une écologie de la vie sociale. Chacun d'entre nous est impliqué dans le processus visant à rendre l'écologie sociale de notre monde plus (ou moins) hospitalière à la vérité et la bonté, et donc au bien-être de tous. Il importe donc que nous devenions ceux qui sont capables de bien répondre, quelle que soit notre sphère d'influence, quelles que soient les particularités de nos vocations et de notre étape de vie. C'est en ce sens que notre croissance personnelle dans la vertu est liée à la transformation de l'ensemble.

Mais cette prise de conscience de notre "responsabilité" pour une écologie hospitalière signifie-t-elle que nous risquons de devenir un peu "plus saints que les autres" ? Devenir ceux qui sont sûrs de savoir ce qui est le mieux pour les autres, ceux qui ont tendance à imposer leurs valeurs et leurs croyances aux autres ?

### **Le mode de vie de la sainteté**

Cela m'amène donc à la deuxième question concernant notre thème général. Il s'agit de ce que j'appellerai le "mode de vie de la sainteté". David Ford a fait remarquer que chaque culture possède un répertoire de sages dictons pour aider à guider les comportements. La sagesse morale d'une culture est souvent distillée en règles et en listes de vertus. Les listes, dit-il, "sont des moyens utiles de résumer l'essentiel, de s'examiner" et de se rappeler la sagesse de base.<sup>4</sup> Dans la tradition chrétienne, diverses listes ont été élaborées - notamment le tableau des sept vertus et des sept

---

<sup>4</sup>Ford, *The Shape of Living*, p.96.

péchés mortels, la liste que fait saint Paul des fruits de l'Esprit chez les Galates, ainsi que des listes implicites - comme celle qu'on peut trouver dans la 1<sup>ère</sup> lettre de Pierre, qui exhorte à des qualités telles que l'espérance, l'obéissance, la liberté, l'endurance et l'humilité.

Il n'y a rien de mal à ce que des listes de vertus servent de rappels et de règles empiriques, mais le danger est qu'elles ont tendance à devenir abstraites et représenter le but de notre effort moral. Elles deviennent des fins en soi. Nous pensons que nous savons déjà à quoi ces vertus peuvent ressembler dans notre vie, ou comment elles peuvent s'appliquer dans des situations particulières. En conséquence, il se peut alors que ces listes deviennent des moyens par lesquels nous jugeons les autres et nous-mêmes. Une autre conséquence est que notre désir d'être considéré comme "juste" en référence à "la liste" ou aux "règles" nous empêche de réagir de manière vraiment fidèle.

Peu avant le Nouvel An 1943, Dietrich Bonhoeffer a écrit une lettre de quinze pages intitulée "Après dix ans". Il s'agit d'un compte-rendu, adressé à ses amis et à ses camarades, qui passe en revue dix ans de domination nazie en Allemagne. La réflexion de Bonhoeffer portait sur le mouvement de résistance, la question de l'utilité de tout ce qu'ils avaient fait, et la manière dont cela les avait amenés bien au-delà de leurs identités précédentes de citoyens respectueux des lois et d'hommes religieux. Il poursuivait en demandant : "Qui tient bon ? Seul celui dont la norme ultime n'est pas sa raison, ses principes, sa conscience, sa liberté ou sa vertu ; seul celui qui est prêt à sacrifier tout cela lorsque, dans la foi et en relation avec Dieu seul, il est appelé à agir de manière obéissante et responsable. Cette personne est celle qui est responsable, dont la vie ne peut être rien d'autre qu'une réponse à la question et à l'appel de Dieu."<sup>5</sup>

Qui tient bon ? Seulement celui dont la vie ne peut être qu'une réponse à la question et à l'appel de Dieu. Timothy Radcliffe dit que le christianisme nous invite à "participer à la vitalité de Dieu" - et c'est cela (au sens chrétien) une vie de vertu. Il ne s'agit pas d'une conformité pieuse ou statique à certaines valeurs, mais d'une participation à la vie de Dieu et d'une réponse à cette vie. Cela implique une vulnérabilité morale intrinsèque, voire un risque.

Deux choses s'en suivent. La première est que si la vertu est finalement une question d'obéissance, d'écoute profonde du Dieu vivant, alors la possibilité de servir le bien du monde est intrinsèquement liée à la prière et à la contemplation. Il ne s'agit pas de décider à l'avance ce qu'est "le bien" ou ce qu'une "bonne personne" doit faire, mais d'oser prier pour discerner et répondre aux particularités de notre situation.

La seconde est que le développement de notre capacité à mener ce genre de vie sainte signifie que nous devons découvrir de l'intérieur à quoi ressemblent ces habitudes d'être à la manière du Christ. Il y a, je pense, un sens de la vertu chrétienne, qui est distinctif et qui n'est pas d'être "plus saint que les autres" ou moralisateur. Il est difficile de le caractériser exactement, mais il implique une qualité de don et même d'émerveillement. Connaissez-vous ce sentiment ? C'est comme si la bonté passait par vous, mais vous avez le sentiment qu'elle n'est pas vraiment "votre" possession. Peut-être que cela a pris la forme d'un courage inattendu et surprenant. Peut-être vous entendez-vous parler parfois avec audace et franchise, et vous demandez-vous si c'est bien vous. Peut-être

---

<sup>5</sup>Cité dans Charles Marsh, *Strange Glory: A life of Dietrich Bonhoeffer* (London: SPCK, 2014), p.341. Voir aussi, Ford, *The Shape of Living*, p.102.

avez-vous fait l'expérience d'un espoir qui s'est soudainement levé en vous - contre toute raison et justification ? Ou vous avez découvert une nouvelle liberté d'être ?

C'est le sentiment de cette qualité, ce que l'on pourrait appeler la phénoménologie de la vertu chrétienne, que je m'attache particulièrement à explorer dans ces entretiens. L'expérience vécue d'être transformé par la grâce fait partie de ce qui était source de joie et de gratitude dans le Nouveau Testament ; et elle fait partie de la façon dont cette nouvelle qualité d'être a donné à l'église primitive le pouvoir d'un tel amour et service du monde. Je pense qu'une meilleure connaissance de cette qualité d'être fait partie de ce qui pourrait nous rendre plus forts.

## **Conclusion**

Nous traversons une période difficile - pour certains, la souffrance est aiguë dans notre monde, catastrophique. En même temps, nous sentons la possibilité d'un tournant dans notre vie commune - une occasion soudaine et inattendue de réaménager globalement les priorités, les systèmes, les solidarités. Le pape François a récemment décrit le moment présent comme le "moment propice" pour s'ouvrir à l'Esprit qui peut "nous inspirer une nouvelle imagination de ce qui est possible". L'Esprit, dit-il, ne se laisse pas "enfermer ou manipuler par des méthodes figées ou dépassées ou des structures décadentes", mais nous pousse plutôt à "faire toutes choses nouvelles".<sup>6</sup>

Il ne sert à rien d'être naïf à ce sujet - il y a peut-être encore beaucoup de souffrances à endurer ; beaucoup de vieilles dynamiques vont probablement se réaffirmer ; beaucoup de vieilles structures de pouvoir lutteront pour rester intactes. Malgré tout, il semble que le moment soit venu pour nous de redevenir présents à la source et à la forme de la vertu chrétienne, d'être ouverts aux idées que nous avons peut-être perdues de vue, et de renforcer ainsi notre capacité à prendre le parti du bien du monde. Car, comme l'a dit le grand maître juif, Hillel l'Ancien : "si ce n'est pas maintenant, alors quand ?".

---

<sup>6</sup>Gerard O'Connell, 'Pope Francis shares his vision for Covid-19 aftermath', *America: the Jesuit Review*, April 17, 2020, (<https://www.americamagazine.org/faith/2020/04/17/pope-francis-shares-his-vision-covid-19-aftermath>).